



Ces instants-là

Herbjørg Wassmo

RENTRÉE GAÏA

2014



Ces instants-là

Herbjørg Wassmo

Traduit du norvégien par Céline Romand-Monnier

Elle grandit dans le nord de la Norvège, entre une mère insaisissable mais présente, une petite sœur qu'elle protège, un père qu'elle méprise avant de le haïr. Elle n'est pas coupable du mal qu'il lui fait.

Puis elle aime le rock, la danse, les mains de l'apprenti électricien. Elle surnage face à la honte, part à la ville étudier. Son père est loin, c'est bien, mais son jeune fils aussi est loin.

Elle lit, et brave son silence dans l'écriture. Elle se marie, publie, devient écrivain. Se bat pour sa liberté et son droit à vivre comme elle le souhaite.

Avec pudeur et sans fard, Herbjørg Wassmo raconte ce qui fait une vie, en la présence majestueuse du Grand Nord.

Herbjørg Wassmo est née en 1942, dans le nord de la Norvège. Ses romans et nouvelles sont empreints de l'atmosphère de ces régions septentrionales.

Auteur de sagas flamboyantes telles que la *Trilogie de Tora*, *Le livre de Dina* et *Cent ans*, elle a vu son œuvre récompensée par de nombreux prix.

Ces instants-là

du même auteur chez le même éditeur

Le livre de Dina (1^{re} édition 1994 ; 2003 ; 2013)

Fils de la Providence (1^{re} édition 1997 ; 2013)

L'héritage de Karma (1^{re} édition 2000 ; 2013)

Voyages (1995)

Un long chemin (1998)

La septième rencontre (2001)

La fugitive (2004)

Un verre de lait, s'il vous plaît (2007)

Cent ans (2011)

chez d'autres éditeurs

La trilogie de Tora (Actes Sud, 1987, 1996 et 1997)

tome 1 – La véranda aveugle

tome 2 – La chambre silencieuse

tome 3 – Ciel cruel

Thésaurus tomes 1 et 2 (Actes Sud, 2007)

La plupart de ces ouvrages sont aussi disponible en poche chez 10/18, sauf *Un verre de lait, s'il vous plaît* en Babel.

Ouvrage traduit avec l'aide du Centre National du Livre, Paris,
et de NORLA, Oslo.

Herbjørg Wassmo

Ces instants-là

traduit du norvégien par Céline Romand-Monnier

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Disse øyeblikk

Illustration de couverture :
© Ethan Welty / Getty Images

© Gyldendal Norsk Forlag AS 2013. Tous droits réservés.
© Gaïa Éditions, 2014, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-448-3

À Wenche Marit, ma sœur

I

Jeune pêcheur et empreinte sur la peau

Elle glisse en arrière vers ce qu'elle ne sait pas.

La rosée du soir s'élève des tourbières et du lac. Comme un souffle étranger. Rend tout irréel. Se dépose sur les tolets quand elle rame. La friction des avirons se fait lointains soupirs.

Le pêcheur a le visage tourné vers elle et voit le chenal. Lève la main pour indiquer où ils vont. Elle ajuste le cap à coups de rame mous sans rien dire. Ramer, elle *sait*.

Il amorce les hameçons. Deux doigts nerveux cherchent des vers frétilants dans le terreau de la boîte en fer-blanc. Le couvercle est percé pour leur donner de l'air jusqu'à ce qu'il ait besoin d'eux. Pauvres créatures. Il les prend l'un après l'autre. C'est une ligne avec plusieurs hameçons. Les vers se tortillent avec ténacité autour du métal.

Puis il lâche la ligne. Le plomb l'emporte vers le bas. Jusqu'au fond. Il la remonte de quelques brassées et donne une secousse çà et là. Comme pour passer le temps. Tandis qu'il pense à autre chose. Parle de ce qu'il voit. Les montagnes. Les lacs vers l'intérieur. Tout ce qui fait partie du patrimoine paternel qu'il va recevoir. Il a des projets pour la ferme. Dès qu'il sera un peu plus âgé et pourra prendre les rênes. Moutons, tourisme et pêche à la truite. Pompe à essence au bord de la nationale, ce sera une mine d'or.

– Tout le monde a besoin d'essence ! déclare-t-il en souriant.

Quand ils débarquent, les trois poissons restent dans le bateau, recouverts d'un sac.

– On les prend pas ? demande-t-elle.

– Plus tard, dit-il.

Il apparaîtra que c'est une sorte d'attribut. Il fait ce qu'il a effectivement envie de faire à l'instant *t*. Tout le reste est pour plus tard. À ce moment précis, il a fini le collège et est

en vacances d'été. Sourit de tristes sourires la bouche fermée et parle à voix basse et animée.

Elle devrait aller au chalet que ses parents louent et dont son père à lui est propriétaire. Mais ne le fait pas. Il y a de la rosée dans l'herbe en montant à la maison. Elle marche pieds nus et sent l'eau soupirer entre ses orteils. La porte d'entrée gémit. L'escalier grince. Puis les voilà dans la chambre au premier étage. La nuit, soudain gorgée de soleil, entre par la fenêtre ouverte. Assise sur le lit, elle respire la fraîcheur du pin qu'on vient de couper. Et l'étrangeté de la peau d'autrui. Un harmonica poussiéreux repose sur la table de chevet. Ils sont deux. Proches. Il prend sa natte dans sa main et la contemple. Semble la soupeser. La relâche en souriant.

D'abord, la maison est parfaitement silencieuse. Elle écoute le silence. Et puis, comme s'ils l'avaient tous deux attendu, vient d'en bas le cri de la femme paralysée. Ils savent tous deux qu'elle est là. Elle appelle son fils.

Il n'a pas d'yeux. Elle les sait bleus, mais ils sont tombés dans son crâne. Ses paupières frémissent à la lumière nocturne. Sa bouche est rose. Il a de grands cheveux avec des golfes temporaux dégagés. Blonds, presque verts. Le voilà qui se lève pour allumer le tourne-disque. Du tango. Une voix d'homme chante en allemand. Puis il sort dans le couloir et descend l'escalier.

En revenant, il dit que sa mère sait qu'elle est ici, mais que ça ne fait rien. Puis il monte le son. Ils dansent tout près l'un de l'autre dans la petite chambre. Sous les poutres du plancher, la mère paralysée danse avec eux. Mais elle ne crie plus. Se contente de tourner avec eux encore et encore, puisqu'ils n'ont d'autre choix que de la laisser faire.

Dans la cuisine, la femme est assise sur un tabouret à côté du plan de travail et a de la peine à parler. Son visage est légèrement convulsé. Elle parle tout de même. Il ne reste

qu'à attendre à la porte après qu'elle a énoncé sa commission. Acheter un pot de lait.

– Assieds-toi, ma fille, dit la femme d'un certain âge.

Elle ne parle pas le dialecte du coin, mais a un accent qui vient de loin au sud. Elle obtempère. La solitude remplit la pièce comme un écho. Il y a entre elles de la curiosité. De petites griffes pointues et de la chaleur. Comme un chaton qui rampe sur les genoux. Sans la connaître, sa mère lui plaît. Son visage est empreint de pleurs. Mais elle ne pleure pas. Elle lui ordonne de se servir du café de la cafetière qui est sur le poêle.

– Prends une crêpe, dit-elle. Elles sont dans un plat sur la table.

Les mouches sont déjà sur place. Sa mère à elle aurait posé un couvercle. Ou mis un torchon à vaisselle.

En partant, elle songe qu'elle n'a jamais vécu de rencontre pareille. Que c'est exceptionnel. Les mouches, elles les a presque oubliées.

Postée à la fenêtre du chalet, elle croit qu'il va passer devant. Bientôt. Elle sait qu'il prend l'ancienne route pour aller pêcher à la cascade. Mais il ne passe pas. Il a autre chose à faire. Elle ne sait pas s'il est important pour elle. Mais, dans un sens, il a laissé une empreinte sur sa peau. Un instant tout neuf. Elle ignorait que la peau pouvait lui inspirer autre chose que de la répulsion.

Elle a fait sa rentrée au collège. L'épilobe en épi est fané jusqu'au sommet des coteaux. On leur fait cours dans une baraque des Allemands et elle connaît presque tout le monde. Ils sont assis près les uns des autres et restent ensemble pendant leur temps libre. En tout cas ceux qui n'ont pas à prendre le bus pour rentrer chez eux.

Apparemment il se fait rare dans le village en ce moment. Elle le voit à deux ou trois reprises, mais de loin. On ne peut

pas précisément interpeller quelqu'un qu'on n'a vu qu'une fois ou deux. Il est plus âgé et ne tardera sans doute pas à filer d'ici. Les autres parlent de lui sans qu'elle participe. En fait, elle n'a pas besoin de lui. À quelles fins serait-ce donc ?

Elle entend dire que sa mère est plus malade encore. De temps à autre, elle revoit son visage et l'entend lui dire de prendre une crêpe.

Octobre vient vite. À un bal populaire, elle le voit danser et rire. Il a une bouteille dans la poche. Sa veste pend lourdement d'un côté. C'est un autre qu'en été. Ce doit être le costume et la cravate. Il est constamment entouré d'un cercle de filles. Est apparemment très populaire et ne la *voit* pas. Elle ressent sa timidité comme une congère qui l'enveloppe. Danse avec les garçons de sa classe. La musique est loin.

En rentrant chez elle, elle sent une gigantesque bulle gonfler dans sa poitrine. Elle essaie de respirer en surface pour l'empêcher d'éclater. La bulle arrive dans sa gorge et n'a pas bon goût.

À travers son gilet en laine, l'automne la veut.

Rock

Elle s'adosse à un mur et se laisse toucher. Sa peau se hérisse sous les mains d'un autre. Elle forme de minuscules obstacles et cherche à se protéger. Dans sa tête, une radio lui dit : Écoute. Sens ! Ceci est maintenant. Il faut que tu sentes comment c'est. Ne t'arrête pas au fait qu'il y a un goéland sur le toit. Il s'agrippe au faite en poussant des cris.

Elle renverse la tête en arrière et ferme les yeux pour être seule. Ce n'est pas le garçon qui l'effraie, mais ce sentiment de ne pas avoir d'échappatoire. Elle l'entend parler, mais ne saisit pas ses propos. Il se rend compte qu'elle reste là les bras ballants. Et laisse tomber ses mains.

– C'est bon, t'inquiète pas, dit-il en la relâchant.

Le goéland crie. Elle est la même qu'avant. Reste juste immobile afin de pouvoir redevenir distincte à elle-même. Sans quoi elle ne sera pas visible aux autres.

Les autres sont ceux qui rient. Murmurent. Se tiennent groupés. Ceux qui savent tout ce qu'elle ignore. Par exemple pourquoi le garçon de l'été dernier ne la contacte pas. Ceux qui ont peut-être vu qu'elle tremble quand elle doit réciter quelque chose sur l'estrade. Les déclinaisons allemandes. Les prépositions. Et au tableau, les longues séries d'équations non résolues. Ceux qui savent que sa peau se rétracte, transpire. Pour ensuite se dessécher. Se mettre à sentir.

Certains collectent des preuves. Examinent. Rédigent des attestations. Des certificats de bonnes vie et mœurs. Traitent des demandes d'admission à l'école. D'autres sont assis derrière le rideau de la cuisine et savent à son sujet tout ce sur quoi elle n'a pas encore eu le temps de réfléchir. Ils sont contents ou en colère, mais jamais vides. Ils ont le droit de juger. Y compris de ce qu'ils ne savent pas, mais croient deviner.

Son père est encore debout, il est assis dans la cuisine, avec son rictus. Elle n'entre pas, mais referme la porte sans rien dire et sans aller chercher la tartine qu'il lui faut. Se contente de boire au robinet au-dessus du lavabo de la salle de bains. La porte est munie d'une bonne clef en fer que tournait naguère l'auteur. Il règne une odeur de linge de toilette humide et de vieille vapeur. La baignoire peinte en rouge avec ses pieds pattes de lion et son réservoir en cuivre gagné par le vert-de-gris ont l'air étranger. Il y a de la cendre froide sur la plaque sous le poêle.

Autrefois, l'auteur était dans cette baignoire, songe-t-elle. L'auteur avait aussi un corps. Ça fait drôle d'y penser. À présent, l'ensemble est propriété de la commune. Mais l'auteur est mort. Il n'est que honte et trahison de la patrie. Son père paie un loyer pour qu'ils puissent habiter ici. Son père est n'importe où dans les pièces. La nuit aussi.

L'hiver est laine mouillée, froide. Et rire à ce collègue privé, dont le cursus est de deux ans. Elle ne sait pas toujours de quoi elle rit. Ça ne fait rien. Le principal, c'est de rire.

Elle danse le rock avec quelqu'un qui est plus âgé qu'elle et qui va devenir électricien. On peut rire de ce qu'il dit. Il chante et cite des textes de quelqu'un qu'elle n'a pas lu.

Ils dansent dans les maisons de jeunesse des différents villages. Accordéon et guitare qui s'efforce de sangloter comme ce qu'on entend à la radio. Les parents ne sont pas là. Elle se dit qu'elle n'a peut-être pas ri auparavant. Mais ce doit être faux. Essaie de se rappeler ce dont elle a pu rire avant de commencer à danser le rock. Rien de particulier ne lui revient, mais il a bien dû y en avoir, des joyeusetés. Elle regrette ses cousins de l'endroit d'où ils sont partis. N'arrive pas à se souvenir de quoi que ce soit, mais c'est sûrement là qu'était le rire.

Est-ce habituel d'avoir oublié sa vie quand on a quinze ans ? se demande-t-elle, en souhaitant que sa mère, sa sœur et elle vivent seules. Mais là où ils vivent maintenant, c'est le bourg de son père. Dont la mère, la tante et le frère occupent la maison jaune d'ocre. Non loin de la grande blanche qu'habitait autrefois l'auteur. Où ses parents louent aujourd'hui quelques pièces du premier étage.

L'apprenti électricien l'emmène dans sa chambre chez la vieille dame dont il est le locataire. C'est défendu. Ils se faufilent dans l'escalier, leurs chaussures à la main. Il fait cuire des œufs et du lard sur une vieille plaque sur laquelle il a monté un nouvel interrupteur. Ensuite, il aère scrupuleusement pour empêcher l'odeur de nourriture de s'imprégner, car cela met la vieille dame au désespoir. Elle a sûrement plus de cinquante ans.

Assis en tailleur sur le lit, ils mangent, en grelottant devant la fenêtre ouverte et ses roses de givre entre les croisillons. Pendant ce temps, les roses se mettent à pleurer sur l'intérieur. On larmoie avec parcimonie. La couenne du lard devient froide comme elle mange. Il lui dit d'aller plus vite, avant que la nourriture refroidisse. Lui fait un grand sourire. Ses yeux brillent dans le noir.

Seule la lampe de chevet est allumée. Il a des câbles, des prises et des outils sur le plancher et sur la table. Tout grince. L'escalier, la porte, la chaise, le lit. Les murs ont des yeux et des oreilles. Et pourtant à la longue ils ne sont que modérément silencieux. Il n'est pas particulièrement timide. De tout près, il sent le savon frais et l'après-rasage.

Il ne faut pas qu'elle danse si fort et si longtemps qu'elle risquerait de tomber. Elle danse tout de même. Elle porte des ballerines et une jupe de taffetas noir avec une ceinture en jersey à la taille. L'a cousue elle-même. Un grand cercle avec un trou au milieu pour la taille. L'effet est amusant

quand elle l'étale par terre. Son jupon est raide et bascule quand elle bouge. La jupe la protège. Le monde ne peut pas la prendre. Elle se sent vivante et courageuse.

Peut-être a-t-elle passé l'âge de s'évanouir ?

En des instants fulgurants, elle se cramponne à une main d'électricien tendue. Puis elle la relâche et reste en suspens dans l'espace.

Aller en visite en Suède à pied

Elle n'a plus peur de son père. Le lui dit, qu'elle a tout écrit, et que s'il lui arrive quelque chose, il y a *quelqu'un* qui sait où trouver ce qu'elle a écrit.

Il fuit du regard, la dévisage et se précipite dehors. Son père agit toujours de la sorte quand il est en colère ou offensé pour une raison quelconque. Elle a longtemps pensé qu'il n'était pas un être humain. Juste quelque chose qu'on était obligé d'avoir là. Elle comprend peu à peu qu'elle a en quelque sorte le dessus. Essaie de s'abstenir de penser qu'il pourrait percer à jour que ce *quelqu'un* qui sait où est cachée la preuve, c'est elle-même.

Elle exhibe son faux pouvoir. Si, quand il rentre à la maison, sa sœur, sa mère et elle sont assises à la table de la cuisine en train de parler, elle cesse de parler. Et elle ne le regarde pas. Sur l'apparition à la porte se dépose un enduit visqueux. Une gadoue impénétrable qu'on évite de regarder. Exactement comme la vieille marmite de l'usine baleinière de l'Île et son fond fétide d'huile rance.

Avec ses pensées sur le personnage à la porte, elle parvient à retourner l'atmosphère de la pièce. Sa mère et sa sœur s'interrompent, elles aussi, et se taisent. Comme si elles aussi savaient. Mais ce ne peut être dit.

Son père a décidé qu'ils iraient chez sa sœur en Suède à *pied*. Elle ne connaît personne qui ait fait une chose pareille. Elle s'imagine qu'ils vont errer dans la montagne comme un petit troupeau de moutons. Sauf que les moutons n'ont pas de sac à porter, peuvent happer de la paille quand l'occasion se présente, se blottir sous une falaise quand le soir tombe et se coucher pour ruminer.

Partir en randonnée avec son père, c'est comme se promener avec un transistor qui ne serait pas tout à fait calé

sur la bonne station. Il émet en permanence des ordres, des plaintes, des histoires dénuées de sens. Et des accès de rage.

D'abord, ils vont prendre le bus jusqu'à la localité la plus proche de la frontière. Puis ils franchiront les montagnes en marchant avec sacs, sacs de couchage et tente. Son père emballe compas et carte, sa mère et elle tout le reste. Elle aide sa mère à rédiger des listes.

En chemin, ils devront passer au minimum deux nuits sous la tente, dit-il, et il leur faut de la nourriture pour au moins quatre jours, pour le cas où ils resteraient coincés dans les intempéries ou le brouillard. Expliquant, dirigeant, il est royal. Sa grand-mère paternelle, son oncle, sa tante secouent la tête. Assis dans leur maison jaune d'ocre, ils secouent la tête. Mais jamais ils ne critiquent son père quand elle est à portée de voix.

Elle ne sait pas si c'est parce qu'elle redoute le voyage, mais elle vomit presque tous les matins et s'évanouit plus souvent que d'ordinaire.

– Je ne veux pas venir ! déclare-t-elle un matin à sa mère.

– Sottises ! répond sa mère et voilà *cette affaire* conclue.

Si sa petite sœur est positive, il lui faut l'être aussi. La vérité est qu'elle a toujours préféré contempler la montagne de loin. Ou comme un mal nécessaire qu'il faut franchir pour atteindre sa destination. Tout comme le ski. Pendant toute son enfance, quand ils habitent sur l'Île, elle doit se déplacer à ski pour arriver où que ce soit l'hiver. À l'école, aux toilettes d'extérieur, au presbytère, à la bibliothèque, à l'épicerie. Mais sur ces espèces de planches, elle se sent entravée. Ses pieds deviennent esclaves et ne peuvent pas danser comme elle veut.

Elle se plaît mieux sur la grève, le long des plages. Coulant, tourbillonnant, volant. Elle le fait entièrement par elle-même et a le contrôle. Est ainsi constituée que si elle se sent perdre le contrôle, elle tombe.

Il pleut dans le bourg d'où ils vont partir directement en montagne. Partout scintillent les petites feuilles de bouleau rabougries. Les bruyères sont recouvertes d'un duvet d'humidité. Loin, là-haut, au-dessus des éminences, le monde est en zones bleues et grises. Impénétrable et lointain. Ils vont marcher en bottes de caoutchouc, avec des tennis dans le sac, parce qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter des chaussures de montagne.

Quand l'homme qui va leur montrer le chemin vers le sentier de randonnée voit ce qu'ils ont aux pieds, il juge qu'ils ont un problème. Soit trempés de sueur dans les bottes de caoutchouc soit mouillés par la bruyère humide dans leurs chaussures en toile. Il les juge très mal équipés d'une manière générale. Sacs de couchage fins et tente sans chambre. Mais il est trop tard maintenant. Il ne reste qu'à marcher, estime son père.

Une fois que le guide a tourné les talons, la faute retombe sur sa mère. Elle a acheté une machine à coudre à tempérament sans gagner le moindre sou. C'est toujours lui qui doit payer, dit-il. Tant qu'il a du souffle, il râle en remontant le coteau. Personne ne répond. Il noue les coins d'un grand mouchoir. Le porte sur la tête comme un cheik. De temps à autre, il l'ôte, en essore la sueur et la pluie. Peu à peu, il oublie de râler, mais se met à parler de toutes sortes de choses. Petites et grandes. Si on avait pu lui couper le son, on aurait pu avoir la paix pour respirer l'odeur des petits bouleaux et de la bruyère mouillée, on aurait pu se réjouir de la couverture nuageuse qui se déchire et du ciel au-dessus des cimes qui semble passablement dégagé.

Lorsqu'ils arrivent au sommet de la première montée, il essaie d'être agréable avec sa sœur et lui donne du chocolat. Il lui en tend un morceau à elle aussi, mais elle ne le prend pas. Ne peut rien manger qu'il ait touché. Ils boivent à un

ruisseau et se reposent un peu. Si son père n'avait pas existé et si elle n'avait pas eu si mal au cœur, ceci aurait pu être drôlement bien, se dit-elle. Il n'y a pas grand-chose d'autre à y faire que faire comme s'il n'était pas là.

Le soir, quand ils vont monter la tente, il apparaît qu'il manque la moitié des sardines. Comme il n'en finit pas de houspiller sa mère parce qu'elle n'a pas vérifié si elles y étaient, elle sent soudain sa tête se fendre. Un grand rugissement en sort. Un son qu'elle n'a jamais entendu auparavant.

Elle s'élançe vers lui avec le piquet de tente dans les mains. Puis elle lui martèle le dos en rugissant des phrases incohérentes qui pourraient aussi bien être du chinois. Lorsqu'il se retourne, elle continue de frapper sans se préoccuper d'où tombent ses coups. Il tient ses bras devant son visage. Elle rugit et rugit, frappe et frappe. Jusqu'à ce qu'elle entende derrière elle les pleurs terrifiés de sa sœur.

C'est sa mère qui lui enlève le piquet de tente en lui intimant un ordre bref.

– Tais-toi !

C'est sa mère qui finit par réussir à monter la tente avec les quelques sardines dont ils disposent. Elle l'amarre à des petites broussailles et des pierres, selon. Avec méthode et sans mot dire. Son père est depuis longtemps parti dans son coin. Son dos a disparu derrière un gros rocher.

Elle a honte, tout en étant contente de l'avoir fait s'ôter de là. Sa sœur et elle glanent du bois pour le feu de camp et sa mère le fait brûler. Alors qu'elles attendent que l'eau de la soupe bouille, sa mère se retourne et l'observe attentivement.

– Prends donc garde à ne pas devenir comme lui, toi, dit-elle à mi-voix.

Son père panse les larges ampoules de sa mère en râlant doucement parce qu'elle ne l'a pas dit plus tôt. Nul ne répond. Il n'y a d'ailleurs pas lieu de répondre. Aurait-il pu prévenir l'ampoule ? L'aurait-il portée ? *Quiconque* a-t-il jamais été

témoin de ce que son père essayait de porter sa mère afin de lui rendre la vie plus facile ? Le voilà maintenant qui va rendre tout plus facile en râlant parce qu'elle a des ampoules.

Il trace des traits sur la carte avec son crayon de charpentier et se sert de la boussole. Il est le seul à savoir utiliser une boussole. Probablement le seul du monde entier. Et cependant ils se perdent.

Ils finissent par retrouver le sentier balisé et tout devient calme. Plus calme en tout cas. Sa petite sœur est héroïque. Elle ne se plaint de rien et fait bondir et sautiller ses boucles au soleil et au vent. Mais quand ils arrivent à une rivière qui, d'après la carte, ne devrait pas se trouver là, elle refuse de la traverser. Elle n'ose pas se faire porter de l'autre côté par son père. N'ose pas se faire porter de l'autre côté par sa mère. Elle veut que les sœurs rentrent à la maison.

On peut remonter plus haut sur cette rive et voir si la rivière y est plus étroite, tente la petite avec conviction.

Et c'est ce qui se produit. Les parents vont attendre en face. Son père lui prend son sac aussi. Puis les filles s'épuisent à gravir une côte le long de la rivière. Les fougères sont si hautes qu'elle ne voit pas sa sœur devant elle.

Elles ont de la chance, après la crête le paysage s'aplatit. La rivière vient d'un lac qui a débordé. Mais là-haut, elles peuvent ôter leurs chaussures et traverser en pataugeant sans risquer d'être emportées par la chute d'eau. Elles redescendent du bon côté du cours d'eau et on les accueille. Elle essuie les bretelles de son sac avec une boule de mousse. Son père l'a eu sur le corps.

Il tient un long discours sur l'importance de ne pas baisser les bras, mais de chercher des solutions. Sur l'importance d'être solidaires et de garder le moral. L'importance de tenir compte du chaînon le plus faible et de ne pas perdre sa bonne humeur, voilà ce qu'il leur donne à entendre.

Elle va derrière un rocher et vomit. Sa mère lui demande si elle est souffrante et elle répond qu'elle est en pleine forme.

Rien que pour le prouver, elle éclate de rire. La montagne l'imite avec un son creux.

Il apparaîtra qu'ils mettront cinq jours pour traverser la chaîne de montagnes qu'on appelle Kjølen, la quille. C'est là un nom parfaitement approprié pour un navire échoué. Le brouillard tombe quand ils sont au point le plus haut. Qui est aussi le plus froid et le plus humide.

Le dernier jour, ils n'ont plus de vivres, juste un peu de flocons d'avoine et quelques cubes de bouillon. La tente est mouillée. Les sacs de couchage sont mouillés, malgré la tranchée que son père creuse autour de leur bivouac à l'aide d'une petite bêche qu'il avait chipée à la garde territoriale.

Le cinquième jour, le soleil est cuisant et son père les oriente à la carte et à la boussole, gesticulant de la main et vociférant comme un général d'armée. En bas des descentes et en haut des montées. À travers halliers et fourrés, par-dessus rivières et bruyères. Il est sûr de la victoire et ne cesse de dire qu'il ne leur reste plus que trente kilomètres ou à peu près.

Elle se sent totalement éreintée et se dit que c'est parce qu'elle aurait dû avoir ses mois, qui se sont arrêtés. Sa mère, elle, saigne abondamment. Du bas-ventre, de ses ampoules et d'écorchures aux coudes.

Sa sœur a des pansements sur les deux genoux. Son père a écopé de toutes les piqûres de moustiques. Son visage est boursoufflé. Quand il se plaint, elle marmonne à mi-voix que c'est seyant. Sa mère l'entend et lui lance un regard d'avertissement.

Sa petite sœur a appris que rien ne servait de pleurnicher, mais au plus mouillé et au plus froid, elle tente un peu le coup. Sa mère la porte sur quelques pas, puis ils s'asseyent pendant un long moment. Sa sœur pleure en silence et se

mouche dans ses frisettes brun-châtain. Sa mère la tient serrée, serrée. Jusqu'à ce qu'elle n'ait plus la force de pleurer et se coule hors de son étreinte.

Ils ont suspendu les vêtements mouillés à leurs sacs pour les faire sécher et mettent un pied devant l'autre à l'infini. Même *lui* s'est arrêté de parler. En contrepartie, il souffle. Souffle et souffle et pose lourdement un pied devant l'autre.

Son père fait toujours obstacle au monde. Aux gens qu'elle rencontre. Aux événements. Son père est une ombre qu'elle essaie toujours de gommer, mais ça ne marche pas. Elle sait bien que ça ne marche pas. Il a le pouvoir d'envahir ses rêves tant et si bien qu'elle se retrouve tout à coup debout au milieu de la pièce dans la nuit noire. Il diffuse au travers de toute chose une répulsion fétide. Même à l'église, son ombre est présente dans les moindres recoins.

S'il tombe maintenant, mort, nous serons obligées de le laisser. Je pourrai ne plus avoir à le voir. Puis viendront les corbeaux et les renards polaires, qui seront contents de trouver quelque chose à manger. Puis des souris et autres rongeurs. Sans cesse, des moustiques, des moucherons, des mouches à viande. Sans cesse. À la fin, le squelette, blanc et poli, reposera dans la lumière du soleil. Tout aura alors été épuré et expédié *hors du monde*, se dit-elle. Moi aussi je serai épurée, mais *dans le monde*.

Et sans avoir eu le temps de l'empêcher, elle a envoyé une prière mentale au Seigneur. Supprimez-le ! Maintenant ! S'il vous plaît.

Au moment où sa pensée devient consciente, elle sait combien elle est méchante. D'une méchanceté sans bornes. Elle est en outre incapable de repentir. Elle met les pouces sous les bretelles de son sac pour soulager ses ampoules, et se force à réfléchir à la nature exceptionnelle de la méchanceté. Qui a le pouvoir de la maintenir en marche. Sans cette méchanceté, elle aurait disparu depuis longtemps.

Quand ils redescendent enfin jusqu'aux hommes, une petite maison rouge avec de la fumée qui sort de la cheminée, elle croit qu'il ne s'agit pas de la réalité, que c'est le simple fruit de son imagination. Une petite maison de conte de fées bien à l'abri entre de grands pins entourés d'églantiers. On pourrait s'attendre à ce que la sorcière vienne les capturer et les dévore pour le souper.

Elle croit qu'elle laisse de l'avance aux autres pour être un peu seule. Mais ses genoux se dérobent sous elle. Et la dernière chose qu'elle perçoit est l'odeur fraîche de l'oseille. Puis sa bouche se remplit et tout disparaît.

Elle se réveille sur le récit paternel de comment ils se sont perdus dans le brouillard et comment il a malgré tout trouvé la bonne direction à l'aide de la carte et de la boussole. Les mots jaillissent de sa nausée. Le soulagement d'être arrivée auprès de gens se fait désert comme un marais sans fond dans les montagnes sauvages.

Plus tard, elle se souviendra de l'odeur de la compote d'églantines et de la sonorité du suédois du Nord.